

# Ernest sur l'eau

Edition de juin 2005  
Chapitre 9 - Vie locale en Casamance

## REFLEXIONS GENERALES



Voilà maintenant 5 mois que nous vagabondons en Casamance. Nos progrès en diola sont laborieux car comme la langue française est parlée à peu près partout, la solution de facilité... c'est de ne pas faire d'effort ! Notre camp de base reste Niomoune où Hyacinthe nous initie aux rites, traditions et croyances locales. Il a beaucoup de patience, car notre culture est tellement éloignée de la leur (je sais, c'est un lieu commun) que nous (surtout les femmes) avons beaucoup de mal à rester neutres devant des démonstrations d'un machisme ancestral. Ici, je dirais que le sexe faible ce sont les hommes, car les tâches les plus pénibles, ce sont les femmes qui s'en chargent...

Essayez donc mesdames qui me lisez de porter sur la tête des charges de plus de 20 kg (l'eau, le bois, etc...), plus le petit dernier dans le dos et cela plusieurs fois par jour, avec une température

avoisinant les 30° en permanence, plus le repas à assurer trois fois par jour pour l'ensemble de la famille (qui ne se limite pas aux proches) et le repos du guerrier ( ?) quand il est là ! Et bien moi je vous dis que nous sommes des privilégiées !

La vie d'un village est axée sur la survie. Les hommes partent ; pêcher, récolter le vin de palme, les noix de cajou, les mangues. Les femmes restent au village, gardiennes de la tradition, de l'éducation des enfants, et des soins aux vieillards.

Ci-contre, Marie-Noëlle en fin de journée. Elle porte sa cinquième bassine d'eau pour les besoins journaliers de la famille, et sous le pagne coloré qu'elle porte autour de la taille : son dernier né, 6 mois...



# Ernest sur l'eau

Edition de juin 2005  
Chapitre 9 - Vie locale en Casamance

## CROYANCES

Il existe un joyeux amalgame entre les croyances traditionnelles (animisme) et la religion catholique (le curé est si gentil, on ne veut pas lui faire de peine, alors on va à la messe !). Les pratiques ancestrales sont très vivaces. Lors de cérémonies funéraires, c'est la tradition qui prime bien que le curé soit souvent présent. Il existe deux phases : le décès qui donne lieu à quatre jours de festivités. Le premier jour, le village veille le mort toute la nuit en évoquant son souvenir, le lendemain tous les apparentés s'organisent par quartier, chantent et dansent toute la journée au son du bombolong. Ces chants retracent, non seulement les faits marquants de la vie du défunt, mais aussi tous les faits marquants des défunts de sa famille sur plusieurs générations. Afindi, le gardien de la mémoire du village est là pour réciter la longue litanie de la lignée, puis on enterre le mort, après l'avoir lavé dans le bolong. La deuxième phase intervient lorsque la famille



peut se le permettre financièrement : un an ou plus après le décès proprement dit. Chacun des fils du(de la) défunt(e) doit sacrifier un taureau et inviter tout le village aux festivités. Les familles s'endettent pour ça.

Un taureau coûte 200.000 F CFA (environ 3000 €) et l'on doit fournir le vin de palme et le riz pour 3 jours de fêtes, ce qui correspond presque au prix d'une maison. Cette coutume commence à être remise en question car elle ruine les familles pour plusieurs années....

J'ai été très impressionnée par le respect très marqué pour les défunts et la volonté de se souvenir de toute la lignée. Cette tradition orale permet aux jeunes de se situer dans l'histoire de leur famille.



# Ernest sur l'eau

Edition de juin 2005  
Chapitre 9 - Vie locale en Casamance

Autres croyances très vivaces : les totems et les fétiches.

Chaque famille a un animal totem . Qui le singe macaque, qui le pélican, qui le héron etc... Les familles se reconnaissent dans les qualités attribuées à l'animal (la ruse du caïman, la beauté du héron, le dévouement du pélican, l'habileté du martin-pêcheur).

Chaque animal a un être humain apparenté. Si l'homme est malade, l'animal l'est aussi. Si l'animal est malade, l'homme l'est aussi. Alors on cherchera et on soignera l'animal pour que l'homme guérisse. Puissance de la suggestion.

Les fétiches sont, à la fois des avertissements et/ou des interdits. Par exemple, les mares d'eau douce, souvent polluées par les animaux, comportent un fétiche au milieu pour avertir les enfants (et quelquefois les adultes) que l'eau ne doit servir en aucun cas aux besoins des familles. Autres cas, pour éviter que les enfants chapardent dans les arbres fruitiers, les sages élaborent le fétiche des voleurs et le suspende dans l'arbre. La transgression entraînerait la cécité. En fait, dans une population qui souvent ne sait ni lire ni écrire, ces fétiches tiennent lieu de pancartes que chacun peut décoder.

La mare à l'entrée du village, qui en ce moment est presque à sec, vient d'être creusée par les hommes pour abreuver les animaux et un fétiche a été installé (la tige surmontée de feuilles de rognier dans le milieu).





## VIE DES FEMMES



La journée est rythmée par le lever et le coucher du soleil. Les cases n'ayant pas d'électricité, on se couche tôt. Les femmes sont levées les premières (évidemment) elles préparent le riz pour le premier repas de la journée. Les allumettes et les briquets étant des denrées rares, elles vont chercher dans le voisinage un brandon encore vivace pour allumer le feu, le petit dernier déjà accroché au dos ou au sein.

Puis les enfants (surtout les filles) aident au nettoyage de la case à l'aide d'un balais sans manche composé d'un bouquet de tiges de paille (le sol est en terre battue et les animaux circulent en permanence dans la maison...).

Toutes les activités se passent au ras du sol, les femmes se cassent le dos à être éternellement penchées. A quarante ans elles souffrent déjà d'arthrose sévère.

Ensuite départ pour les activités de la journée : cueillette des huîtres dans la mangrove. Ce sont de petites huîtres qui poussent sur les racines des palétuviers, ce qui veut dire que les femmes vont passer plusieurs heures dans l'eau jusqu'à la taille. Les racines sont coupées à la machette et ramenées en pirogue. En rentrant, on fait un feu, on jette dessus les racines, les huîtres s'ouvrent, elles sont décortiquées puis mises à sécher.



# Ernest sur l'eau

Edition de juin 2005  
Chapitre 9 - Vie locale en Casamance

Le soir, c'est souvent la corvée d'eau. Les seuls endroits sains sont les impluviums. Sorte de citernes qui recueillent l'eau de pluie pendant la saison et qui doivent subvenir aux besoins du village toute l'année. A Niomoune, il existe quatre impluviums dont un hors service car non étanche. Pourquoi les hommes ne réparent-ils pas ? Parce que ce ne sont pas eux qui font la corvée d'eau !. L'eau est transportée sur la tête des femmes dans des bidons de 20 litres et sert à la boisson. Pour la lessive, la toilette et la cuisine, elles vont puiser de l'eau dans les puits près des mares pour économiser l'eau saine des impluviums.

Peu d'argent circule dans les villages ; beaucoup de choses se troquent. Un kilo de riz contre  $\frac{1}{2}$  litre de pétrole, quelques poissons contre une livre de riz, etc...

Rose elle, fabrique ce qu'elle appelle des « bonbons » ; ce sont en fait des beignets qu'elle va vendre dans le village ou dans les villages environnants. Elle les vend 25 f CFA l'unité (25 centimes de francs ou 0,04 euros). Lorsqu'elle en a vendu pour 1000 F CFA, elle a gagné sa journée. Inutile de dire que nous lui en achetons souvent !

Rose vit avec sa vieille mère. Elle est séparée de son mari qui travaille à Dakar. Ses trois enfants ne se préoccupent pas beaucoup d'elle et ne sont pas sur place. Elle exploite une petite rizière appartenant à sa mère, mais qui deviendra la propriété de son frère lorsque celle-ci mourra. La vie des femmes est précaire. Quand un couple se sépare, l'homme garde tous les biens, la femme retourne chez ses parents (si elle en a encore). Si le mari meurt, les biens reviennent intégralement à la famille du défunt y compris la maison....

De plus, régulièrement, on impose un mari aux femmes sans hommes et le seul moyen d'y échapper, c'est de payer 50.000 F CFA au village (environ 77 euros) que la majorité d'entre elles n'ont pas. Alors résignation. On m'a raconté que l'une d'elle s'était enfuie dans la mangrove pour échapper au mariage forcé. Les hommes du village l'on rattrapée...



# Ernest sur l'eau

Edition de juin 2005

Chapitre 9 - Vie locale en Casamance

Les maisons sont organisées en « concession » sorte de cour fermée où plusieurs couples de la même famille cohabitent. Dans l'une des concessions du village, habite une femme fétiche. Celle-ci impose (ou fait respecter un tabou ?) que la ou les femmes ayant leurs règles n'aient plus le droit de vivre dans leur maison, ni de se laver dans l'endroit habituel, ni de faire à manger, ni évidemment d'avoir des relations avec un homme...

Ce qui veut dire qu'elles sont obligées de trouver un endroit pour dormir, d'aller se laver assez loin dans le bolong et de trouver une bonne âme pour leur faire à manger tant qu'elles sont indisposées. De plus, si elles sont enceintes, tout le village le sait immédiatement. L'intimité n'existe pas et la notion d'impureté est très vivace.

Nous avons essayé de leur faire prendre conscience que la dureté de leurs travaux pourraient être allégés grâce aux animaux que nous appellerions de trait. Il y a des bœufs partout, mais ils se servent ni à la culture ni aux transports de charges. Mais il ne faut pas « fatiguer » les bêtes (on préfère fatiguer les femmes, ndlr !).



Les femmes, ici, sont considérées comme une sous race : elles servent les hommes, font des enfants, point. Malgré cela, elles restent étonnamment joyeuses, chaleureuses, hospitalières. Les contacts sont bien plus faciles avec elles qu'avec les hommes. Au grand plaisir de Jean !  
A bientôt pour la saison des pluies !

Coucher de soleil sur le bolong de Niomoune.

